

16 MYRTHO

HIVER 2024



**Et la muse m'a
fait l'un des fils
de la Grèce.**

Gérard de Nerval

SOUS LE SIGNE DE NERVAL

Myrtho

Je pense à toi, Myrtho, divine enchanteresse,
Au Pausilippe altier, de mille feux brillant,
A ton front inondé des clartés d'Orient ,
Aux raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse.

C'est dans ta coupe aussi que j'avais bu l'ivresse,
Et dans l'éclair furtif de ton œil souriant,
Quand aux pieds d'Iacchus on me voyait priant,
Car la Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce.

Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert ...
C'est qu'hier tu l'avais touché d'un pied agile,
Et de cendres soudain l'horizon s'est couvert.

Depuis qu'un duc normand brisa tes dieux d'argile,
Toujours, sous les rameaux du laurier de Virgile,
Le pâle hortensia s'unit au myrte vert.

Dans « Les Chimères »

A Madame Henri Heine

Vous avez les yeux noirs, et vous êtes si belle
Que le poète en vous voit luire l'étincelle
Dont s'anime la force et que nous envions :
Le génie à son tour embrase toute chose,
Il vous rend sa lumière, et vous êtes la rose
Qui s'embellit sous ses rayons.

« En marge des petits châteaux de Bohême »

Gérard de Nerval

EDITO

Je ne savais rien du mouvement artistique « body art » ou « art corporel » né au Japon dans les années 50 lorsque j'ai commencé la lecture du livre d'Eric Fottorino « Marina A ».

Dans le livre sont rapportées les « performances » de l'artiste serbe Marina Abramovic née en 1946 à Belgrade.

Effarant et inquiétant.

Trois œuvres de Marina A

Breathing in Breathing out *Inspirer/Expirer*

Echange direct de respiration entre Marina et son partenaire, le performeur allemand Ulay

Explication donnée sur une vidéo :

« Nous sommes agenouillée face à face, bouche à bouche. Nos narines sont fermées par des bouchons.

Ulay :
j'inspire de l'oxygène.
Je rejette du gaz carbonique.

Marina :
J'inspire du gaz carbonique.
Je rejette du gaz carbonique.

Ulay :
j'inspire du gaz carbonique.
Je rejette du gaz carbonique. »

... jusqu'à l'évanouissement

Rest Energy *L'Energie au repos*

Marina et Ulay se font face. Elle tient le bois d'un arc. Lui, le poids du corps portant en arrière pour augmenter la tension de la corde , tient de trois doigts la flèche, dont la pointe est empoisonnée, dirigée vers le cœur de sa partenaire.

« Ne pas lâcher. Quatre minutes. La performance dure quatre minutes et quelques secondes. C'est long. C'est interminable. Parfois sa main tremble. On devine la tension au bout des doigts... Sa main à lui a tremblé. L'extrémité de la pointe a bougé de quelques millimètres à peine, a bougé. Ces deux-là s'aiment. »

Rythm O

Marina se tient droite, immobile ; elle est vêtue d'une veste, d'un tee-shirt et d'un pantalon sombres. 72 objets sont placés devant elle, sur une table : une rose, du miel , un parfum, une plume, un scalpel, des clous, des lames de rasoir, un pistolet chargé d'une balle...

Le public est invité à utiliser ces objets pour en faire ce que chacun veut sur son corps. Durée : 6 heures.

Au fil des heures :

On lui offre une rose...

On lui demande de prendre la pose pour la photographeur...

On découpe ses vêtements...

On l'embrasse ...

Elle est dévêtue...

enchaînée ...

subit diverses agressions sexuelles...

On taillade la peau avec les lames de rasoir...

On suce le sang qui perle de sa gorge...

On applique le révolver contre sa tempe.

« Au bout de six heures, le visage couvert de larmes, la poitrine ensanglantée, à demi-nue , elle quitte la pose, redevient un être humain. Personne n'osa affronter son regard. »

Certes le livre de Fottorino n'est pas le simple exposé des actions de Marina Abramovic, mais on ne sort pas indemne de cette lecture et, parmi les nombreuses questions qu'elle suscite, celle de savoir quelle est la part de l'art dans ces « œuvres » dont on ne peut nier le caractère violent, provocant voire sadomasochiste.

S'il s'agit d'évoquer des performances, je préfère, du même Fottorino, le livre intitulé « Je pars demain ». L'ancien directeur du journal « Le Monde » est un passionné de cyclisme, sport qu'il a pratiqué en compétition durant sa jeunesse. Dernière course gagnée « en Vendée pendant l'été 1978 dans le petit village de Sigournais ». Vingt-trois ans plus tard, la quarantaine passée, il obtient de L'UCI l'autorisation de participer au Grand Prix du Midi Libre, course d'une semaine qui, d'Antonin Roland à Eddy Merckx, Poulidor ou Indurain, sourira aux plus grands. Partant trois heures avant les professionnels, il effectue les six étapes du parcours. Il sera toujours rattrapé par les concurrents, mais il aura une fois le plaisir de terminer dans ce qu'il est convenu d'appeler « le gruppetto ». C'est cette aventure qu'il raconte dans « Je pars demain ».

« Pourquoi m'aligner dans une compétition si rude, parmi des coureurs professionnels, le plus souvent très jeunes et en pleine possession de leurs moyens... ? A mesure que la compétition approche, j'essaie de répondre à cette question que l'on m'a posée cent fois et à laquelle je n'ai jamais répondu que par des bribes laconiques avec des mots simples, toujours les mêmes : la passion, le défi, l'envie de réaliser un rêve de gosse. »

A mes amis cyclistes – il y en a parmi les lecteurs de Myrtho - je signale deux autres livres de Fottorino : « Petit éloge de la bicyclette » et « Petit éloge du Tour de France ».

Bonne route.

MM

LES PAGES CLASSIQUES

Dieu dit : que la lumière soit et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne ; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Dieu appela la lumière jour, et il appela les ténèbres nuit. Ainsi il y eut un soir et il y eut un matin : ce fut le premier jour.

Genèse 1 -3

*

Lumière. Haut hiver, et secret frémissant que je sais
Peuplé d'épées (lumière) et peuplé de forêt.

Pierre Oster

*

Lumière juste érigée
en chemins, en collines,
en cyprès ...

François Cheng

Antiquité

Grand Hymne à Aton

On sait que durant son règne (entre -1355,1353 et -1338,1337) Akhenaton, dixième pharaon de la dix-huitième dynastie, époux de Néfertiti et père de Toutankhamon, imposa le culte du dieu solaire Aton, créant ainsi, selon certains, le premier monothéisme connu. Aton est en même temps le disque solaire et l'esprit qui en rayonne.

Le « Grand hymne à Aton » est probablement l'œuvre d'Akhenaton. Il est gravé dans le couloir d'entrée de la tombe de Ay - un des personnages importants du royaume -, à Akhetaton (actuelle Amarna), capitale construite par Akhenaton en Moyenne Egypte, dans un lieu désertique, sur la rive du Nil, à mi-distance de Thèbes et de Memphis.

Les premières lignes

**Tu te lèves beau dans l'horizon du ciel,
Soleil vivant, qui vis depuis l'origine.
Tu resplendis dans l'horizon de l'est,
tu as rempli tout pays de ta beauté.
Tu es beau, grand, brillant. Tu t'élèves au-dessus de tout pays.
Tes rayons embrassent les pays, jusqu'aux confins de ta création.
Toi qui es Ré, tu les soumets tout entiers,
Les liant tous pour ton fils aimé.
Tu es loin, mais tes rayons sont sur la terre.
Tu es sur le rivage des hommes, et l'on ne connaît pas tes venues.
Quand tu reposes à l'Occident, sous l'horizon,
La terre est dans une ombre, semblable à celle de la mort...
A l'aube tu resplendis dans l'horizon, tu illumines, toi le soleil ;
Dans le jour, tu chasses le noir lorsque tu donnes tes rayons.
Les deux pays s'éveillent en fête, les hommes se lèvent sur leurs pieds.
A cause de toi, ils lavent leur corps, prennent leurs vêtements ;
Leurs bras s'ouvrent pour adorer ton lever.
La terre entière fait son ouvrage...
Tu développes le germe dans les femmes
Et de la semence fais des hommes.**

Transfiguration

Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les emmène à l'écart, sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux : son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent éblouissants comme la lumière. Et voici que leur apparurent Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec lui . Pierre alors prenant la parole, dit à Jésus : « Seigneur, il est heureux que nous soyons ici ; si tu le veux, je vais faire ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie. » Comme il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les prit sous son ombre et voici qu'une voix disait de la nuée : Celui-ci est mon Fils bien aimé qui a toute ma faveur ; écoutez-le. » A cette voix les disciples tombèrent la face contre terre, tout effrayés. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : « Relevez-vous et n'ayez pas peur. » Et eux, levant les yeux, ne virent plus personne que lui, Jésus, seul.

Matthieu 17 1-8

Levi, dit « Matthieu » fait partie des douze apôtres. Lorsque Jésus le choisit comme disciple, il est collecteur d'impôts, responsable d'un poste de péage établi sur le Jourdain, à l'est de Capharnaüm. On y perçoit la taxe sur les marchandises entrant dans la tétrarchie d'Hérode Antipas. Il a autour de lui de nombreux employés. C'est un personnage important. Certes Jésus fréquente les déclassés, mais grâce à Matthieu il rencontre aussi les riches : des collecteurs, des banquiers, des changeurs, gens de la finance, puissants et riches.

D'un rang social plus élevé que ses condisciples pêcheurs du lac de Tibériade, cultivé, parlant plusieurs langues pour des raisons professionnelles, homme de lettres et de chiffres, on le pria, alors qu'il évangélisait la Palestine et la Syrie, de rédiger un condensé rapportant la vie de Jésus et son enseignement. Ce livret de forme brève, écrit en araméen, dans lequel Matthieu rassemble ses souvenirs constitue le premier évangile. Après le départ de Matthieu vers d'autres lieux d'évangélisation, le texte traduit en grec est repris par l'un de ses disciples , un scribe vivant probablement en Syrie, qui l'augmente de renseignements obtenus après enquête menée à Jérusalem dans les milieux judéo-chrétiens, notamment dans l'entourage de Jacques. Daté peut-être de 62-63, ce texte constitue la version actuelle de l'évangile de Matthieu.

Je tire ces renseignements du livre de l'historien Jean-Christian Petitfils intitulé simplement « Jésus » paru chez Fayard en 2011. L'histoire de l'évangile de Matthieu est complexe. Je n'ai repris que l'essentiel.

Moyen âge

Le lucernaire est un chant célébrant la lumière du Christ dont les premiers chrétiens accompagnaient l'allumage des cierges durant la première partie de l'office se déroulant dans la nuit du samedi au dimanche.

L'hymne « Lumière joyeuse », la plus ancienne hymne chrétienne, date de la fin du troisième siècle.

Dans l'église orthodoxe, elle est chantée à l'office de vêpres.

Chez les catholiques, le rite du lucernaire retrouve une certaine faveur à la suite du concile Vatican II . Certaines communautés lui font une place au début de l'office des vêpres ou des complies.

La vigile pascale célébrée dans la nuit du samedi saint au dimanche de Pâques débute par le rite du Cierge pascal.

**Joyeuse lumière, splendeur éternelle du Père,
Saint et bienheureux Jésus-Christ !**

**Venant au coucher du soleil
Contemplant la lumière du soir
Nous chantons le Père et le Fils,
Et le Saint Esprit de Dieu.**

**Nous Te chantons, Ressuscité.
Toi qui surgis des ténèbres et du tombeau
Etoile du matin qui devance l'aurore
Dont l'éclat resplendit jusqu'au monde nouveau,**

**Reste avec nous, Seigneur,
Car déjà le jour baisse.
Illumine nos yeux au soir de cette Pâque
Toi la lumière qui ne connaît pas de couchant.**

XVIème & XVIIème Siècle

Aux seizième et dix-septième siècles, nombre de poètes, qu'ils soient français, italiens ou espagnols, se sont essayés au thème précieux de « la belle Matineuse ». Le canevas est simple. Dans le ciel naît l'Aurore dans toute sa splendeur : l'or de ses tresses blondes, ses traits d'or et d'azur, ses perles de glace. Mais voici qu'apparaît, plus belle, plus lumineuse, - appelez-la comme bon vous semble : Philis, Léonore, Elise, Vénus, Cassandre, Olive...-, la dame aimée. Alors, honteuse, l'aurore jalouse cette rivale dont la beauté l'éclipse et le soleil pâlit : ses feux ne sont que nuit comparés à ceux de la nymphe qui vient d'éclorre.

**Le silence régnait sur la terre et sur l'onde,
L'air devenait serein et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphire affranchi du sommeil
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.**

**L'aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de rubis le chemin du soleil,
Enfin ce dieu venait au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde ;**

**Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.**

**Sacré flambeau du jour n'en soyez pas jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.**

Claude de Malleville (1597 – 1647)

Des portes du matin l'amante de Céphale*
Ses roses épandaient dans le milieu des airs,
Et jetait sur les cieus nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale,

Quand la nymphe divine, à mon repos fatale,
Apparut, et brilla de tant d'attraits divers
Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'univers
Et remplissait de feux la rive orientale.

Le soleil se hâtant pour la gloire des Cieus
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumaient à l'entour,
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore
Et l'on crut que Philis était l'astre du jour.

Vincent Voiture (1597- 1648)

L'amante de Céphale entr'ouvrait la barrière
Par où le dieu du jour monte sur l'horizon ;
Et pour illuminer la plus belle saison,
Déjà le clair flambeau commençait sa carrière,

Quand la nymphe qui tient mon âme prisonnière
Et de qui les appas sont sans comparaison,
En un pompeux habit sortant de sa maison,
A cet astre brillant opposa sa lumière.

Le soleil, s'arrêtant devant cette beauté,
Se trouva tout confus de voir que sa clarté
Cédait au vif éclat de l'objet que j'adore ;

Et, tandis que de honte il était tout vermeil
En versant quelques larmes, il passa pour l'aurore ;
Et Philis, en riant, passa pour le soleil.

Tristan l'Hermitte (1601-1665)

* Dans la Mythologie grecque , Céphale fut amant de l'Aurore .

XIXème siècle

Soleil couchant

Les ajoncs éclatants, parure du granite,
Dorent l'âpre sommet que le couchant allume ;
Au loin, brillante encor par sa barre d'écume,
La mer sans fin commence où la terre finit.

A mes pieds c'est la nuit, le silence. Le nid
Se tait, l'homme est rentré sous le chaume qui fume.
Seul l'Angélus du soir, ébranlé dans la brume,
A la vaste rumeur de l'Océan s'unit.

Alors, comme du fond d'un abîme, des traînes,
Des landes, des ravins, montent des voix lointaines
De pâtres attardés ramenant le bétail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre,
Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
Ferme les branches d'or de son rouge éventail.

José-Maria de Heredia Les Trophées

Hymne au soleil

...

Dieu ! que les airs sont doux ! que la lumière est pure !
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature ,
O soleil ! et des cieux, où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité !
Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
L'Eternel te lança dans ta vaste carrière,
L'univers tout entier te reconnut pour roi ;
Et l'homme en t'adorant, s'inclina devant toi !
De ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,
Tu décris sans repos ta route accoutumée ;
L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli,
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli !
Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,
L'Indien, prosterné, te bénit et t'adore !
Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisants
Ranime par degrés mes membres languissants,
Il me semble qu'un Dieu dans tes rayons de flamme,
En échauffant mon sein, pénètre dans mon âme !
Et je sens de ses fers mon esprit détaché,
Comme si du Très Haut le bras m'avait touché !
Mais ton sublime auteur défend-il de le croire ?
N'es-tu point, ô soleil ! un rayon de sa gloire ?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O soleil ! n'es-tu point un regard de ses yeux ?

...

Lamartine Méditation vingt-neuvième (extrait)

XXème siècle

Cigales

A Paul Valéry

Le Temps récite le rosaire du Soleil

En ces heures couleur de trésor d'église, des joues d'ange que l'on mangera sourient sur les bras verts des candélabres dont les bobèches d'herbe sèche vocalisent. Par les rubans blancs du vallon blond, dont un coteau semble une idylle de Théocrite et l'autre une bucolique de Virgile, viennent et vont des pèlerins en blouse, ceints d'un diadème qui repousse, tenace, malgré la boule de toile moyennant quoi la main tous les vingt pas l'efface, péremptoire. Dans un verger messire Epouvantail bat la mesure au-dessus d'un pupitre aux notes de cerise exécutées sur le fifre par un berger d'ouailles qui bêlent sous un vol vivace d'hirondelles tricotant l'espace. Cependant, devant son seuil enjolivé de chèvrefeuilles, un vieillard d'avant-garde aiguise l'annuelle faux comme s'il lustrait avecque de la bise une lame de fond .

Le temps récite le rosaire du Soleil.

Saint-Pol-Roux

dans « la Rose et les épines du chemin »

Le feuillage du tilleul accroît la clarté
Qu'il diffuse. Entre l'effluve et l'eau, il déploie
Ses limbes qui sont d'un vert léger ; qui frémissent
Sur le bleu clair du ciel que le vent lave et rince
D'un bout à l'autre des quatre orient. La pierre
Contre cette paroi s'érige ; l'oiseau plonge
Vers la pointe du peuplier aux folioles
Pourpres ; en floches et paquets on voit venir
Des nuages qui vont vers la mer et s'irisent
De sel. Les cerisiers recueillent en fontaine
L'afflux des fleurs. Le romarin déclôt ses lèvres
Sous le soleil suspendu parmi les brindilles
Roses. La lumière et la couleur, mariées,
Multiplient le matin par les quatre éléments

Mercredi 13 avril

Le mois de juillet entoure la tourterelle
De sa belle lumière où les papillons volent
Par à-coups au-dessus de la paille et de l'herbe.
Le peuplier s'ébouriffe au vent de la mer
Et fait voir l'argent à l'envers de son feuillage
Que la pie affectionne, aux aguets là-haut
Basculée, emportée ensuite à l'eau qui brille
En bas, rivière dont on voit deux boucles entre
Roseaux et typhas. Juillet bleu de chicorée
S'envole des toits avec les pigeons gorgés
De grain. Des fils de la vierge il fait ses seuls rets
Et quelquefois dans la matité de la craie
On croit qu'un ange passe, aussitôt occulté
Par les gestes quotidiens et les souvenirs

Jeudi 7 juillet

Maurice Marteau dans Liturgie

Dans la préface de son livre « Ce bel et nouvel aujourd'hui », paru en 1998, Jacques Lacarrière indique clairement ses intentions « Les textes qui suivent, courtes méditations sur le monde d'aujourd'hui, privilégient ce qui, depuis un demi-siècle, a marqué notre époque et modifié souvent notre façon de vivre. » Et avec plus de précision : « Ainsi sont nés ces textes, comme une incitation et une invitation à mieux regarder, écouter, sentir et observer le monde qui nous entoure. A commencer justement par ce qu'il offre de plus décourageant et de moins poétique : aéroports, raffineries, supermarchés, pylônes, grues, tankers. »

Les lumières de la ville

Lanternes, lampadaires, réverbères, candélabres, ampoules, globes, tubes et néons, de quels éclats, de quels éclairs embrasez-vous la nuit des villes, elles qui pendant des siècles ne connurent que l'obscurité ! Car jadis nulle lumière ne les éclairait et pour s'y déplacer après le coucher du soleil il fallait transporter avec soi son bougeoir, sa torche ou son flambeau. Siècles de dense, totale obscurité qui ne cessa qu'avec l'apparition des candélabres à chandelles.

...

Grâce à la découverte des gaz rares – argon, néon, crypton – et à celle des vapeurs de mercure naquirent Incandescence, Luminescence et Fluorescence. Avec elles, les nuits de nos villes sont devenues des jours sans fin, des soleils ininterrompus, des veilles de lumières et de couleurs : clignotements des milliers de réclames et d'enseignes, clignements de feux de croisement passant du rouge au vert en un cillement orange, scintillement des façades tout enfiévrées d'étoiles, étincellement des chaussées luisant sous la coulée des phares, irisation des rues dans la profusion colorée des néons. Jadis livides et sépulcrales, les capitales nocturnes sont devenues un théâtre de rues, de façades embrasées, de places illuminées, de monuments enlumines. Sans parler des vitrines où sous les spots et les sunlights, des milliers de mannequins figés répètent leurs poses, leurs parades et leurs parades publicitaires. Eux aussi habitent et hantent les rues nocturnes, fantômes de cire désignés, dévoilés, démasqués par les projecteurs. Avec Incandescence, Luminescence et Fluorescence, notre siècle a trouvé pour la nuit des villes des lumières et des fées nouvelles. A créé des milliers de soleils dociles, des lunes inépuisables. Inventé des minuits aussi radieux que des midis. Des ombres et des pénombres immaculées. Et des nuits aussi blanches que des étés arctiques.

Jacques Lacarrière

Du rivage safran
où elle a retiré ses mains
et pollinise
les rochers de lichen
la lumière fait son miel
de tout ce qu'elle touche

Gilles Baudry

La lumière depuis les temps suit le chemin du silence.
Elle défait tout ce qu'elle approche. Sans visage elle
écarte les ombres et perce plus loin qu'un regard. Elle
marche. Elle voit. La lumière est la prière de la terre. La
peau neuve des choses éveillées. Son ange a jeté la clef
après avoir ouvert les couleurs. Captifs nous respirons
le bleu.. Par tous les pores nous absorbons l'infini d'un
monde roulé comme une feuille dans l'espace.

Philippe Mac Leod

MES POETES DE COEUR



Congé au vent

A flanc de coteau du village bivouaquent des champs fournis de mimosas. A l'époque de la cueillette, il arrive que, loin de leur endroit, on fasse la rencontre extrêmement odorante d'une fille dont les bras se sont occupés durant la journée aux fragiles branches. Pareille à une lampe dont l'auréole de clarté serait de parfum, elle s'en va, le dos tourné au soleil couchant. Il serait sacrilège de lui adresser la parole.

L'espadrille foulant l'herbe, cédez-lui le pas du chemin. Peut-être aurez-vous la chance de distinguer sur ses lèvres la chimère de l'humidité de la nuit.

La compagne du vannier

Je t'aimais.

J'aimais ton visage de source raviné par l'orage et le chiffre de ton domaine enserrant mon baiser. Certains se confient à une imagination toute ronde. Aller me suffit. J'ai rapporté du désespoir un panier si petit, mon amour, qu'on a pu le tresser en osier.

Lorsqu'on lit « Congé au vent », on peut être sous le charme de cette jeune fille rentrant le soir après une journée de travail dans les champs de mimosas. On peut apprécier la comparaison avec une lampe dont l'auréole serait de parfum ; mais on peut se demander ce qu'est cette « chimère de l'humidité de la nuit » qu'on peut distinguer sur ses lèvres. Même impression lorsqu'on lit « La compagne du vannier » : « J'aimais ton visage de source raviné par l'orage. » On est embarqué ; c'est beau ; et on le restera jusqu'à la fin du poème. Mais que signifie l'expression « le chiffre de ton domaine enserrant mon baiser » ? Qu'est-ce qu'une imagination « toute ronde » et ce panier en osier que le poète rapporte du désespoir ?

René Char pratique ce qu'il est convenu d'appeler l'hermétisme. Le poète élimine tout ce qui est superflu ; il néglige tout ce qui permet au lecteur de comprendre ; il pratique l'ellipse, il utilise des images dont il ne donne pas la clef.

Si donc je me permets quelques commentaires à propos des textes suivants, ils ne seront qu'une interprétation strictement personnelle.

Léonides

Es-tu ma femme ? Ma femme faite pour atteindre la rencontre du présent ? L'hypnose du phénix convoite ta jeunesse. La pierre des heures l'investit de son lierre.

Es-tu ma femme ? L'an du vent où guerroye un vieux nuage donne naissance à la rose, à la rose de violence.

Ma femme faite pour atteindre la rencontre du présent.

Le combat s'éloigne et nous laisse un cœur d'abeille sur nos terres, l'ombre éveillée, le pain naïf. La veillée file lentement vers l'immunité de la Fête.

Ma femme faite pour atteindre la rencontre du présent.

L'homme serait naturellement soumis à la violence : « l'an du vent (le souffle du vent) ...donne naissance à la violence, la rose de violence ». La femme qui serait faite « pour atteindre le présent » - la formule est reprise trois fois, d'abord de façon interrogative, puis affirmative -, qui servirait donc d'intermédiaire avec le présent, lui apporterait l'apaisement de cette violence : « Le combat s'éloigne et nous laisse un cœur d'abeille sur nos terres ».

Evadné

L'été et notre vie étions d'un seul tenant
La campagne mangeait la couleur de ta jupe odorante
Avidité et contrainte s'étaient réconciliées
Le château de Maubec s'enfonçait dans l'argile
Bientôt s'effondrerait le roulis de sa lyre
La violence des plantes nous faisait vaciller
Un corbeau rameur sombre déviant de l'escadre
Sur le silex de midi écartelé
Accompagnait notre entente aux mouvements tendres
La faucille partout devait se reposer
Notre rareté commençait un règne
Le vent minutieux qui nous ride la paupière
En tournant chaque nuit la page consentie
Veut que chaque part de toi que je retienne
Soit étendue à un pays d'âge affamé et de larmier géant

C'était au début d'adorables années
La terre nous aimait un peu je me souviens

Dans « Evadné », je vois l'accord entre la nature et le couple : « L'été et notre vie étions d'un seul tenant »... « La campagne mangeait la couleur de ta robe odorante »...Un corbeau « accompagnait notre entente » ... « La terre nous aimait un peu je me souviens ».

Je ne résiste pas au plaisir d'attirer l'attention sur deux images : « le silex de midi écartelé » et du château de Maubec « bientôt s'effondrerait le roulis de sa lyre ».

Marthe

Marthe que ces vieux murs ne peuvent s'approprier, fontaine où se mire ma monarchie solitaire, comment pourrais-je jamais vous oublier puisque je n'ai pas à me souvenir de vous ? Vous êtes le présent qui s'accumule. Nous nous unissons sans avoir à nous aborder, à nous prévoir comme deux pavots font en amour une anémone géante.

Je n'entrerai pas dans votre cœur pour limiter sa mémoire. Je ne retiendrai pas votre bouche pour l'empêcher de s'entrouvrir sur le bleu de l'air et la soif de partir. Je veux être pour vous la liberté et le vent de la vie qui passe le seuil de toujours avant que la nuit ne devienne introuvable.

La chambre dans l'espace

Tel le chant du ramier quand l'averse est prochaine, l'air se poudre de pluie, de soleil revenant, je m'éveille lavé, je fonds en m'élevant ; je vendange le ciel novice.

Allongé contre toi, je meus ta liberté. Je suis un bloc de pierre qui réclame sa fleur.

Est-il gorge menuisée plus radieuse que la tienne ? Demander c'est mourir !

L'aile de ton soupir met un duvet aux feuilles. Le trait de ton amour ferme ton fruit, le boit. Je suis dans la grâce de ton visage que mes ténèbres couvrent de joie.

*Pour ces deux textes tout commentaire me paraîtrait superflu.
Il nuirait à la magie.*

René Char a passé une enfance heureuse à l'Isle-sur-la-Sorgue où il est né en 1906 .Dans le texte intitulé « Suzerain », il dit sa gratitude pour « les hommes de son enfance » ; dans le suivant il évoque le Thor, village proche de l'Isle-sur-la-Sorgue, terrain de ses jeux d'enfant.

Suzerain

Nous commençons toujours notre vie sur un crépuscule admirable. Tout ce qui nous aidera, plus tard, à nous dégager de nos déconvenues s'assemble autour de nos premiers pas. La conduite des hommes de mon enfance avait l'apparence d'un sourire du ciel adressé à la charité terrestre - on y saluait le mal comme une incartade du soir. Le passage d'un météore attendrissait. Je me rends compte que l'enfant que je fus, prompt à s'éprendre comme à se blesser, a eu beaucoup de chance. J'ai marché sur le miroir d'une rivière pleine d'anneaux de couleuvre et de danses de papillons. J'ai joué dans des vergers dont la robuste vieillesse donnait des fruits. Je me suis tapi dans des roseaux, sous la garde d'êtres forts comme des chênes et sensibles comme des oiseaux

Le Thor

Dans le sentier aux herbes engourdies où nous nous étonnions, enfants, que la nuit se risquât à passer, les guêpes n'allaient plus aux ronces et les oiseaux aux branches. L'air ouvrait aux hêtres de la matinée sa turbulente immensité. Ce n'étaient que filaments d'ailes, tentation de crier, voltige entre lumière et transparence. Le Thor s'exaltait sur la lyre de ses pierres. Le mont Ventoux, miroir des aigles, était en vue.

Voir également dans « Myrtho 8 » de courts extraits du poème « La Sorgue, chanson pour Yvonne » qui dit le lien privilégié entre le poète et la rivière de son enfance.

Fréquence

Tout le jour, assistant l'homme, le fer a appliqué son torse sur la boue enflammée de la forge. A la longue, leurs jarrets jumeaux ont fait éclater la mince nuit de métal à l'étroit sous la terre.

L'homme sans se hâter quitte le travail. Il plonge une dernière fois ses bras dans le flanc assombri de la rivière. Saura-t-il enfin saisir le bourdon glacé des algues ?

Seuil

Quand s'ébranla le barrage de l'homme, aspiré par la faille géante de l'abandon du divin, des mots dans le lointain, des mots qui ne voulaient pas se perdre, tentèrent de résister à l'exorbitante poussée. Là se décida la dynastie de leur sens. J'ai couru jusqu'à l'issue de cette nuit diluvienne. Planté dans le flageolant petit jour, ma ceinture pleine de saisons, je vous attends, ô mes amis qui allez venir. Déjà je vous devine derrière la noirceur de l'horizon. Mon âme ne tarit pas de vœux pour vos maisons. Et mon bâton de cyprès rit de tout son cœur pour vous.

Eléments - La fin du texte

J'entrevois le jour où quelques hommes qui ne se croiront pas généreux et acquittés parce qu'ils auront réussi à chasser l'accablement et la soumission au mal des abords de leurs semblables en même temps qu'ils auront atteint et maîtrisé les puissances de chantage qui de toute part les bravaient, j'entrevois le jour où quelques hommes entreprendront sans ruse le voyage de l'énergie de l'univers. Et comme la fragilité et l'inquiétude s'alimentent de poésie, au retour il sera demandé à ces hauts voyageurs de vouloir bien se souvenir.

Je sais ce que me disent ces trois textes ; j'en ferai part dans un prochain numéro mais auparavant j'aimerais savoir comment les interprètent ceux d'entre vous qui voudront bien m'adresser leurs commentaires. D'avance, merci.

Marcel Maillet

« Ce toit tranquille où marchent des colombes »

Paul Valéry - le cimetière marin.

Rien dans ce vers ne nous indique que les « colombes » sont les voiles des bateaux voguant sur le « toit tranquille » de la mer.

« Au plaisir de l'hermétisme », une expression paradoxale qui peut surprendre ; en effet, le poète qui pratique l'hermétisme – j'emploie le terme dans son sens littéraire et commun : « obscur, incompréhensible » et non dans son sens didactique faisant référence à l'ésotérisme -, ce poète donc masque délibérément le sens de ce qu'il écrit. Il semble alors improbable que le lecteur puisse apprécier un texte dont il saisit mal la signification.

Comment alors puis-je expliquer ma formule ?

On dit parfois de quelqu'un qu'il parle avec ses tripes. Je dirais de la poésie que, de la même façon, elle ne se lit pas simplement avec son intelligence mais aussi avec ses tripes, ou, pour employer un terme moins familier, avec ses sens. Lorsqu'un poète utilise une expression énigmatique, voire obscure, il ne la forge pas en accolant au hasard des mots dont on imagine mal que, selon le sens commun, ils puissent se rencontrer ; elle lui vient de son moi profond ; elle sort de son inconscient ; et puisqu'il est fait du même bois que nous, cette expression, sans que nous la comprenions – sans que lui-même peut-être la comprenne -, peut, bien qu'elle nous surprenne, nous toucher dans l'intime de notre esprit et de notre sensibilité.

La musique n'utilise pas de mots ; cependant elle nous parle ; elle crée des impressions, suscite des sentiments, suggère des paysages intérieurs. La poésie ne s'adresse pas seulement à notre raison ; quand elle assemble des mots dont la cohérence échappe à notre intelligence, tout aussi bien que la musique, elle peut nous parler.

Un tableau de peinture abstraite ne parle au profane que s'il s'abandonne aux jeux des couleurs et des formes. Tout, dans la poésie peut faire sens si l'on veut bien s'abandonner ; les mots, bien sûr, dont certains, en dehors de toute signification et de tout contexte, sont beaux et suggestifs ; les sonorités et les rythmes établissent une musique, créent une ambiance qui aide à la perception de quelque chose que l'intelligence ne saisit pas nécessairement mais qui nous touche et nous émeut.

J'ajoute que puisqu'elle dérouté notre compréhension, la poésie dite hermétique laisse toute liberté à notre imagination. Le poète offre au lecteur un texte qu'il peut - qu'il doit - interpréter à sa guise. Plus que dans tout autre type de texte, le lecteur partage le plaisir et le risque d'être coauteur.

Somme toute, aussi paradoxal que cela puisse paraître, la poésie hermétique –étymologiquement : fermée – est parfaitement ouverte, à condition que le lecteur sache faire l'effort de s'abandonner à la magie des mots.

Relisez René Char et retrouvez la magie des mots.

MM

PS Un texte de Jean-Claude Renard

A la nuit seulement

J'effacerai mon sang avec des feuilles pures.

J'irai jusqu'à ce puits qui semble desséché mais peint d'angles sacrés et propices aux pluies.

Je ferai sur la pierre offrande à son refus.

Je louerai mon silence.

L'un et l'autre sont là comme des agneaux noirs

Car l'herbe autour de lui continue d'être humide.

Dans La terre du sacre

PAGES DE MES AMIS POETES



*La poésie de Guillaume Riou est concise, épurée.
En quelques courtes lignes, il saisit la vérité d'un paysage,
d'un instant, d'un fait de la vie quotidienne. La phrase est
ciselée, millimétrée et le goût de la justesse exige parfois le
choix de quelques mots rares qui atteste le travail précis du
poète.*

*Les textes recensés ci-dessous ont été proposés lors d'un
récital donné le 6 mai dernier en l'église abbatiale
d'Entremont.*

MM

Trésor Chromatique

**Le soleil cuivré,
dans un ciel si calme,
caresse la toile feuillue des monts.**

**Nos regards se perdent
aux courbes des déferlantes d'ocre.**

**S'empourpent les caducs hirsutes
en canopée de feu.**

**Pampres diaprés
Touches d'ambre
Pommes d'or
Ramures rubigineuses du cycle fauve.**

**L'éphémère palette automnale
nous pare de sérénité.**

Roc de Chère

Les feuilles mortes éclaboussent sous nos pas.
Le péttrichor truffe l'air ambiant.

Bogues éventrées,
Glands noircis,
Drupes sanguines,
Tout le bois cuivreux prépare la terre nouvelle ;
Et nous y sommes bien, détendus ;

L'antre obscur des lapiaz
garde ses secrets .

Le sentier,
que traverse un lombric dans un effort démesuré,
nous mène au belvédère.

Nos corps surplombent le lac tremblant ;
son coude que les ocres du Taillefer plient
et le château de Duingt qui l'épingle.

Au retour, un Opinel, oublié
au milieu des Têtes de moine,
nous indique de sa pointe
la direction du Golf
dont la pelouse bien trop verte
fait offense à l'automne.

*

Bambée

Lové dans sa poussette
Mon fils ouvre ses mains
pour accueillir aux éclats
une averse de feuilles mortes.

Présage

Farouche, la bise griffe les liquidambars.

Le pelage du parc public se truite.

**Les feuilles ensanglantées
éclaboussent même le terne de l'avenue.**

**Cruors grenat aux caniveaux bourbeux,
l'hiver approche...**

Scène hiémale

**L'épicéa s'ébroue
drapant la bise
d'une blancheur fugace .**

**A mes fenêtres,
quelques flocons mutins
défient la gravité.
Leur résistance à l'inévitable
crée des chefs d'œuvre de légèreté.**

Mercredi 21 décembre

**Un soleil froid
blanchit
le linceul de brume
qui enveloppe la Tournette enneigée.**

**Annecy, ce matin,
hâve et silencieuse,
accompagne l'agonie
de l'année 2011**

Amour d'hiver

Le silence de givre
saisit la vallée ;

Février glisse les branches effeuillées
dans des bas de cristal.

Tes éclats de rire oscillent
aux lianes stalactites.

Nos lèvres grenat patinent,
douce danse que reflète une flaque de verre.

Duo écroué aux geôles de glace.

Amour d'hiver.

*

Joyau matinal

La ciselure argentée
des branches ruisselantes
scintille
à la lumière ivoirine
du ciel de mars.

*

Révélation

Les tuiles d'Annecy s'embrasent
sous le tison d'un soleil gorgé de lumière.

Leurs visages rayonnent,
alignés à la cluse anguleuse du Café des Arts.

La beauté pure ne trouve refuge
qu'aux fossettes des femmes
par un soir de printemps.

Congé

L'eau claire du torrent caresse la roche polie, qui prend avec le temps l'apparence du cuir.

Plongeant de la Dent d'Oche, son tumulte masque les murmures de la forêt.

Le feuillage dense tamise les rayons d'un lourd soleil estival.

La fraîcheur environnante, alliée aux parfums de la nature, enivre mes sens.

En cette rare tranquillité, mon esprit vagabonde de souvenirs plaisants en songe d'idéaux.

*

Après quelques bières

Canicule assommante
aux flammes blondes du soleil

Vol de piérides blanches
à l'orée noire du bois

Ephémère lacis ambré
dans la poussière brune

Je sens la vie
ramper sous ma peau.

Guillaume Riou

MES PAGES



La lumière stagne dans cette combe
telle l'eau d'un lac
dans la berce d'un vallon

Chair sans pulpe
corps sans ossature
impalpable
plus légère que plume d'oiseau
mais qui pourtant pèse sur l'alpe

Etale
insoucieuse de la durée
elle installe l'instant
ne se préoccupant que du présent
qu'elle élargit à l'infini
Elle passe immuable les siècles
socle compact de transparence
portant le ciel

Il n'est pas question de prier
qu'est-ce que prier ?
mais de se fondre dans cette lumière
d'appréhender cette éternité pressentie
pour s'y incorporer
ne serait-ce qu'un instant

A chaque instant
naissent des clartés neuves :
vitrail de topaze
d'opale ou d'émeraude
grisaille cistercienne
aquarelles marines
ou gravures sépia
quartz rose et roses fanées
gisement de safre de soufre
de violine

Rivière et lac mêlent leurs eaux

Lieu de naissance
Lieu d'innocence

Œuvres soumises
Aux injonctions de la lumière
lumière du ciel
et lumière sur l'eau

Naissance
Innocence

Fusionnent le ciel
la terre et l'eau

Il ya des îles de galets
des mouettes des goélands
Il y a des nettes rousses
des grèbes des cormorans

Balbutiements des siècles
Merveille d'un monde
sans une cesse renouvelé
Genèse éternelle
éphémère
ensemencée d'oiseaux

Delta de la Dranse

Février revient
qui nous enseigne l'ascèse du gel
et du dépouillement
Un soleil maigre ourle
d'un fin lamé de lumière
les branches nues du frêne
lumière fragile
soyeuse
celle qui fait chanter les statues des saints
et sourire les anges
aux façades de nos cathédrales médiévales

*

Avant que ne disparaisse
à la crête du mont Jura
le disque d'argent d'un soleil blanc
dans l'écrin soudain mauvi de la vague
le lac t'offrira
cette rivière de diamants
long serpent de reflets chatoyants
dont l'éclat ne peut être
que l'éphémère épiphanie du divin

Marcel Maillet



Bernard **M**
graphisme